

Commande d'œuvres contemporaines sur le campus de Paul-Valéry

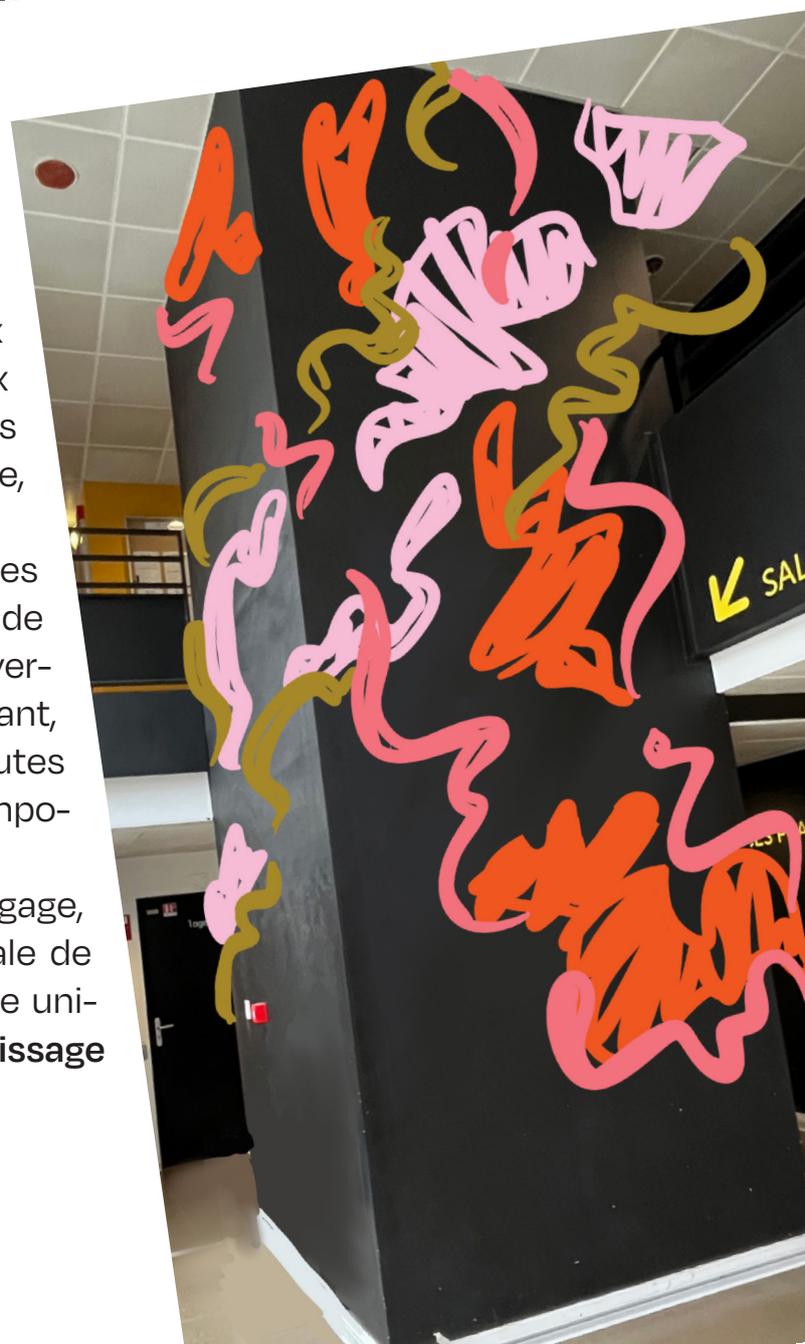
Dossier de presse



L'Université de Montpellier Paul-Valéry, sous l'impulsion du **Centre Culturel Universitaire** et en collaboration avec le **Frac Occitanie Montpellier**, commande à deux artistes, **Pablo Garcia** et **Jimmy Richer**, deux œuvres contemporaines afin d'habiller les espaces du campus : le hall de La Vignette, scène conventionnée, et l'amphithéâtre 1. Le campus de l'Université est riche en œuvres d'art, pourtant peu sont contemporaines de notre époque. En réalisant ce projet, l'Université affirme sa volonté d'un campus vivant, ancré dans son temps, qui accueille toutes formes d'art et soutient les artistes contemporains dans leur travail.

Ces œuvres, portant toutes deux sur le langage, seront installées lors de la coupure estivale de l'Université et seront visibles dès la rentrée universitaire de septembre. **La date du vernissage est arrêtée au 12 septembre à 19h.**

Croquis de travail des œuvres



Plus haut (parler c'est faire du charme)

Pablo Garcia

Note d'intention

Mon intention d'investir cet espace se situe dans la continuité de mes recherches pour *Plus haut*. Ce sont des mises en relief et des échanges de flux, menant à de multiples niveaux de lecture et d'interprétation.

Mon travail est très souvent connexe aux lieux de mes interventions. Ici, l'emplacement proposé m'a directement amené à une double envie. Une première, esthétique, est de vouloir m'insérer et envelopper cette cage d'ascenseur. La seconde, plus conceptuelle, est l'idée de flux de paroles et de pensées qui se croisent. L'emplacement entre la bibliothèque, le théâtre, le bar avant les représentations et cette petite agora juste devant le bâtiment, est un endroit propice à la discussion.

Je souhaite donc jouer d'un dialogue, de flux qui se rencontrent, volontairement abstrait pour que chacun puisse y faire sa propre lecture. Des pensées de la bibliothèque, des voix qui sortent du théâtre sont telles un brouhaha qui monte. Des idées, des paroles qui s'échangent et fusionnent. Elles créent de nouvelles pensées, et mon installation propose une représentation de ce bouillonnement intellectuel : des chemins parcourus, des errances parfois, des différences de points de vue...

Comme un clin d'œil supplémentaire à la discussion et à l'échange, le titre fait référence à une phrase de Gilles Deleuze dans son *Abécédaire* à la lettre C comme Culture... Un point de départ à débattre sur la relation entre l'écrit et la parole !

Acier découpé au laser peint

Croquis d'intention soumis à une nouvelle visite du lieu, prises de côtes définitives.

La forme et les couleurs peuvent encore changer



Biographie

Pablo Garcia est né en 1983 à Ivry Sur Seine, il vit et travaille dans le Gard. Diplômé des Beaux-Arts de Montpellier et Nîmes, il est engagé dans une pratique artistique depuis 2006 et est présent dans des collections publiques (FRAC Occitanie Montpellier, CC Sud Hérault, Archives départementales de l'Hérault...).

Pablo Garcia « voit avec ses doigts ». Il découpe, trace, reporte, recouvre, mixe, façonne les éléments. Il s'agit plutôt de faire la proposition d'une expérience à vivre. Ce qui l'intéresse, c'est précisément ce qu'on raconte, comment on le raconte, comment la vie s'accommode de toutes ces histoires qui font l'Histoire. Ainsi, les propositions visuelles qu'il déploie dans l'espace de ses expositions n'ont pas nécessairement vocation à plaire, mais on peut leur prêter attention pour affronter les sujets « qui nous regardent » et nous guettent.

Entretien avec Pablo Garcia

Votre installation s'appelle *Plus haut (Parler, c'est faire du charme)*. Pouvez-vous nous expliquer l'origine et le sens de ce titre ?

Cette installation s'intègre dans une série débutée en 2022, *Plus haut*, de représentations plus ou moins abstraites de fumées, de nuages. Ce sont des histoires de flux gazeux qui se diffusent et parfois se croisent dans l'espace. Cette série vient toujours en réponse à des commandes in situ, qui jouent fortement avec l'espace.

Le titre, à l'image de cette série faite de bas-reliefs, est à prendre selon les références dont chacun ou chacune dispose. Sa lecture est très ouverte.

Plus haut, au premier degré, c'est se dire que les flux, les nuages vont toujours plus haut justement. C'est métaphoriquement une volonté d'élévation de l'esprit, de la réflexion. Prendre de la hauteur par rapport au réel pour en tirer une vision plus philosophique, ouverte au débat.

Mais c'est aussi le détournement d'un titre éponyme d'un morceau de rap d'egotrip d'Alkpote et Vald daté de 2017 – un clin d'œil de culture populaire qui me nourrit aussi dans mes réflexions, dans ces joutes verbales, la recherche du bon mot, du jeu de mots. Titre que je viens accoler avec malice à une citation du philosophe Gilles Deleuze (*Parler, c'est faire du charme*) issue de son documentaire/entretien filmé *L'Abécédaire* de Gilles Deleuze, à C comme Culture. Il vient y confronter l'écrit et la parole des « intellectuels ». J'aime les grands écarts culturels entre le populaire et le savant. Se dire que rien ne doit être cloisonné, mais que la curiosité doit être partout, que la culture justement est un tout. « Être aux aguets », comme le disait justement Deleuze.

Cette juxtaposition de références improbables est aussi une manière d'ouvrir les discussions dans cet espace propice à la rencontre qu'est ce hall entre la bibliothèque, l'entrée de La Vignette, cette agora appropriée aux échanges. Ce lieu, à la croisée de l'écrit et de la parole, était l'endroit idéal pour mon installation.

Est-ce pour toutes ces raisons que vous avez opté pour la représentation d'un flux de paroles et de pensées qui se croisent ?

L'idée du flux des idées et de la parole s'est tout de suite imposée à moi face à cette colonne noire, rappelant inévitablement le film *2001 L'Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick. J'y ai vu immédiatement des éléments tourbillonnants qui embrassent et qui embrasent cette colonne.

Ma proposition se tient sur le fil entre représentation figurative et abstraite, volontairement pour que chacun y fasse sa propre lecture. Des pensées de la bibliothèque, des voix qui sortent du théâtre sont tel un brouhaha qui monte. Des idées, des paroles qui s'échangent et fusionnent. Elles créent de nouvelles pensées, et mon installation propose une représentation de ce bouillonnement intellectuel : des chemins parcourus, des errances parfois, des différences de points de vue..., tenter de mettre en image le débat, ses nuances et ses glissements. Charmer son interlocuteur pour l'amener sur son terrain, voir que rien ne sort de nulle part, que l'échange et l'écoute sont au cœur de la création, quelle qu'elle soit.

Cette colonne de fumée pourrait aussi être vue comme un hommage à l'histoire de la contestation étudiante. Ces flux sont ceux de la rumeur qui enflent lors de débats et autres assemblées générales, aux différences de points de vue. L'installation serait alors un rappel de la défense du bien public de la diffusion du savoir et de la recherche fondamentale.

Quelle technique avez-vous employée pour produire cette installation ?

L'installation est produite dans des conditions presque industrielles. Je pars d'un dessin, mélangé entre dessin réel à la main et conception numérique. Puis, le résultat est envoyé en découpe laser, soudé, et enfin thermolaqué selon un nuancier RAL, qui est le nuancier assez réduit de l'industrie justement.

Il en ressort un objet hybride à la fois sensible sur le dessin mais en même temps avec une finition tendue et sans accroc. L'objet une fois posé devient comme un élément de bande dessinée dans le réel.

Vous travaillez souvent *in situ*, dans des contextes spécifiques. À quelles difficultés ou contraintes vous êtes-vous heurté ici ?

J'aime le rapport à l'espace, et donc travailler *in situ* est assez capital pour moi. Le défi plus que la difficulté ici est de produire quelque chose qui doit rester valable dans le temps. Il y a déjà d'autres commandes dans l'université, d'époques différentes, et s'intégrer dans cette histoire n'est pas sans pression !

Pour ce qui est des contraintes techniques elles sont toujours pour moi des éléments qui permettent de fixer un point de départ. Ici, elles étaient assez évidentes et de l'ordre de la sécurité, ce qui laisse une large marge de manœuvre pour s'amuser avec l'espace.

Les couleurs ont un sens capital dans votre œuvre. Pourquoi en général ? Et quels sens prennent-elles ici ?

L'usage de la couleur n'a pas été une évidence au début de mon travail qui touchait plus à des représentations invisibles. Puis, la couleur est venue par le biais de dessins de paysages (la série Paysages d'événements débutée en 2012) où je m'inspirais des codes de la cartographie et particulièrement géologique.

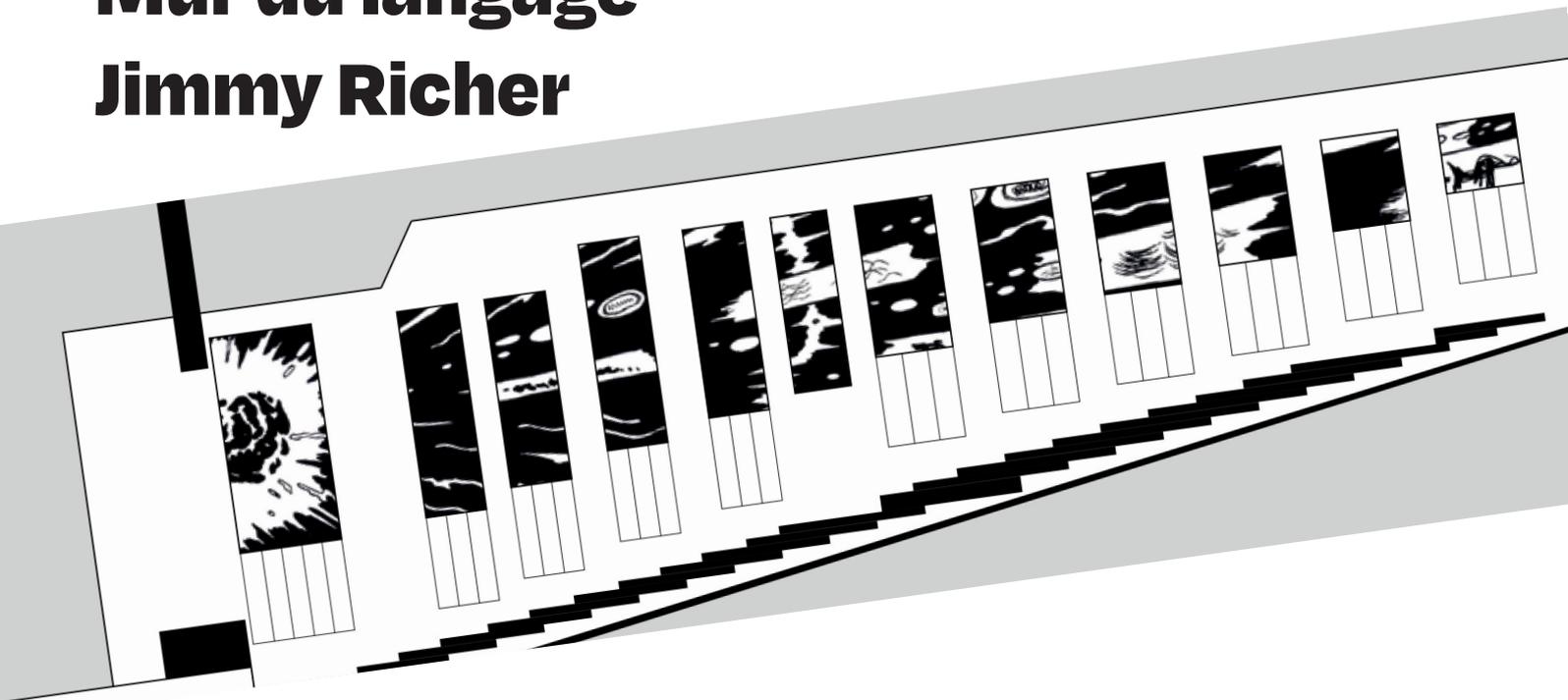
Je ne me définis pas du tout comme peintre et mon savoir sur l'utilisation de la couleur est assez empirique et instinctif. Je travaille toujours avec des nuanciers, ce qui me contraint en restreignant les choix et donc les possibilités. Cette utilisation parfaitement antinaturaliste de la couleur me permet de me décaler du réel, comme un camouflage. La lecture de mes dessins s'ouvre ainsi à de plus grandes possibilités d'interprétation, presque comme des paréidolies, ces illusions qui consistent à voir des choses figuratives et familières dans des éléments naturels et abstraits.

Il n'y a pas de sens sur le pourquoi de telle teinte ou de telle autre. Je joue juste d'harmonies et de dissonances colorées en fonction du lieu, des premières couleurs choisies...

Entretien réalisé par Éric Mangion, directeur du FRAC Occitanie Montpellier, en juillet 2025

Mur du langage

Jimmy Richer



Note d'intention

Cette proposition de projet s'inscrit dans une réflexion portée sur le langage et ses origines à travers le dessin.

En m'inspirant de l'œuvre réalisée au Frac Occitanie Montpellier en 2020 pour l'exposition *CASA*, je souhaite poursuivre ce travail de recherche entre le langage, son histoire et ses représentations.

De manière intuitive, les surfaces d'intervention de l'amphithéâtre m'ont immédiatement évoqué le séquençage d'un storyboard dynamique avec un point de fuite central : celui de l'enseignant.

Cette proposition fait un parallèle entre deux situations :

- la représentation d'un *big bang* graphique, telle une frise historique, retraçant l'histoire du savoir à travers ses gestes, ses textures, et ses alphabets ;
- la diffusion du savoir dans l'amphithéâtre, par l'enseignant.

Impression numérique sur textile acoustique, 24 panneaux

Croquis préparatoire de l'implantation sur site

Biographie

Jimmy Richer (né en 1989 à Montpellier) vit et travaille à Montpellier et Marseille. Diplômé en 2014 de l'École des Beaux-Arts de Montpellier, il participe à l'exposition *Horizons d'Eaux*, au Frac Languedoc Roussillon (2017) et *Possédé.e.s* au MOCO Panacée (2020). Il bénéficie d'expositions personnelles : Prix Félix Sabatier au Musée Fabre en 2016 ; *CASA* au Frac Occitanie Montpellier en 2020 ; *Crossover* au MAC Lyon en 2020 ; *Ni plat Ni sphère* à la galerie les chantiers Boite Noire en 2021 ; Prix Mezzanine Sud aux Abattoirs en 2022 ; *PLPFAELD* au Parvis en 2023.

Le travail de Jimmy Richer embrasse le dessin sous toutes ses formes : sur papier, en fresque ou installation, par l'édition et, plus récemment, par le tatouage et la performance. Ses projets s'articulent en allers-retours entre les différents supports du dessin, sans qu'aucune hiérarchie ne soit établie entre eux.



Entretien avec Jimmy Richer

Votre installation dans l'université Paul-Valéry s'appelle : *Mur du langage*. Pouvez-vous nous expliquer l'origine et le sens de ce titre ?

Ce titre synthétise le dilemme que l'on rencontre dans la recherche des origines du langage et de l'univers. Il est la figure de proue des chercheurs, la frontière que l'on ne cesse de repousser tout en sachant que certaines données sont à l'heure actuelle inatteignables. Dans un environnement de chercheurs, dédié à la recherche – l'université –, ce titre sonne comme un défi. Concernant le langage, les recherches actuelles permettent de dater plus précisément la période biologique et physiologique de son apparition. En revanche, impossible de déterminer avec exactitude la motivation et pour quelles raisons les hominidés ont développé progressivement le langage pour arriver à ce que nous connaissons aujourd'hui. Pour l'univers c'est pareil, il existe encore un horizon que les chercheurs ne peuvent dépasser physiquement et philosophiquement. Et de manière plus pragmatique, c'est un jeu imposé par le lieu de l'université : celui de l'enseignant et des étudiants. Celui du savoir, des chercheurs et des limites de nos connaissances.

Comment et pourquoi vous intéressez-vous en tant que plasticien à l'origine du langage ?

Le langage est le plus grand outil de représentation que l'on n'ait jamais inventé. Il nous permet d'exister en tant qu'animal social et de façonner le monde avec nos récits. Par définition, on ne peut pas éviter de passer par le langage pour rendre compte de l'expérience que l'on se fait de la vie. D'ailleurs, chaque découverte archéologique repousse notre conception de l'émergence du langage : chaque signe, symbole graphique nous indique qu'il y avait déjà une représentation symbolique, donc un consensus sur une représentation, avec des datations repoussées toujours plus loin dans le temps. Le parallèle entre l'origine du langage et celui de l'univers me plaît particulièrement car il peut être complexe tout en étant antinomique. Peut-on pleinement expliquer l'origine de l'univers avec le langage ? Avec la conception que l'on se fait du temps ? De l'espace ?

Culturellement, la conception des origines varie suivant le pays, notamment pour les pays asiatiques qui sont attachés à une lecture continue des événements plutôt qu'à la recherche du point zéro.

Ces questionnements conduisent à des logiques de représentation particulièrement passionnantes.

Allez-vous réaliser des motifs ? Si oui quels sont-ils ? Et si non, pourquoi ?

Le processus de création va tenter de rendre compte, via des dessins, de l'émergence du langage, et accessoirement de la représentation originelle que l'on se fait de l'univers. Le geste de la main va passer du souffle, d'un dessin bruyant, à une forme de reconnaissance symbolique formelle. Pour le dire simplement, je vais passer du gribouillage à des familles de gestes que l'on pourrait assimiler à des mots. On peut imaginer que le langage s'est créé par analogie et répétition. En utilisant le même son, le même mot au sein d'une communauté, se crée un consensus d'associations qui finit par faire sens. Je dirais donc que l'on passe de la communication à un langage. « Motif » me semble être un mot trop fort, qui manque de relief pour rendre compte de cette émergence. Il y a répétition, avec des précisions, sans que ce soit aplatissant.

Quelle forme allez-vous donner à votre installation ?

L'installation va se déployer sur les vingt-quatre panneaux acoustiques de l'amphithéâtre 1. Douze de chaque côté de la salle. En découvrant ces zones d'intervention, cela m'a immédiatement donné une impression de dynamisme, un séquençage de l'image, quelque chose qui renvoie à la bande-dessinée, au storyboard. La conception de la salle est pensée pour l'enseignant qui est situé au centre, avec une diffusion du son pour les étudiants. Cela m'a renvoyé par analogie à l'émergence de l'univers, à son expansion, tout comme à celle du langage. Comme une frise chronologique.

Vous travaillez souvent *in situ*, dans des contextes spécifiques. À quelles difficultés ou contraintes vous êtes-vous confronté ici ?

Chaque projet a ses propres contraintes, cela fait partie intégrante de la création. Au contraire, ce sont les contraintes et le cahier des charges (budget, calendrier, possibilités) qui vont façonner directement les propositions. En cela, le travail *in situ* me plaît particulièrement car l'architecture et l'histoire des lieux sont de véritables sources d'inspiration, voire même le point de départ pour une enquête sur l'imaginaire à proposer. Ici le lieu m'amène naturellement vers l'imagerie de la science occidentale, des sciences humaines et du langage avec en trame de fond la grande question des origines. La faculté est un formidable lieu de recherches, y compris pour la création plastique. Savoir, enseignement, amphithéâtre, sciences humaines... Autant de thématiques et de sujets qui me sont chers et familiers.

L'installation est pensée comme un dialogue avec l'architecture et son usage : son histoire, ce qui la constitue, ses matériaux, le rapport au corps, au son. Un des paramètres majeurs dans ma proposition était les zones d'intervention, en l'occurrence les panneaux acoustiques, avec la contrainte de pouvoir déplacer l'œuvre en cas de travaux. Ce qui a grandement déterminé le processus de création : dessin sur papier, numérisation, composition sur ordinateur, impression sur tissu acoustique et création des housses interchangeables. L'œuvre peut ainsi être déplacée, voire réimprimée si nécessaire.

Le matériau est aussi un outil de réflexion, le textile acoustique devient une surface de représentation de l'origine du langage tout en l'étouffant par sa composition, puisqu'il absorbe le son.

Entretien réalisé par Éric Mangion, directeur du FRAC Occitanie Montpellier, en juillet 2025

Porteurs du projet

Université de Montpellier Paul-Valéry

Campus classé et labellisé "patrimoine du XX^e siècle", à 20 minutes du centre-ville en tramway, l'Université bénéficie d'un cadre stimulant où la végétation méditerranéenne, de grands espaces verts et de nombreuses œuvres d'art s'associent pour accueillir les étudiants et les usagers du campus.

L'Université Paul-Valéry confirme son rôle d'acteur majeur de la culture dans le chemin de la professionnalisation et de l'excellence sur la place régionale. Elle est structurée autour du Centre culturel universitaire (CCU) qui inclut et anime trois équipements majeurs : La Vignette, scène conventionnée, le Musée des Moulages et l'Orchestre symphonique de l'Université. L'Université entretient un partenariat privilégié avec la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC-LR) et avec de nombreux autres institutions et établissements culturels d'envergure.

CCU

Le Centre Culturel Universitaire a pour vocation de développer et de mettre en œuvre la politique culturelle de l'Université de Montpellier Paul-Valéry. Il élabore une programmation artistique et culturelle, accompagne des artistes en résidence pour développer des projets en lien avec la communauté universitaire et propose une large offre d'ateliers de pratique amateur auprès d'artistes professionnels. Depuis 6 ans, un programme de résidence d'artistes accueille et soutient des personnalités de diverses disciplines (art contemporain, cinéma, bande dessinée, etc.) qui bénéficient d'une bourse de création et développent des projets en lien avec la communauté universitaire.

Le Frac Occitanie Montpellier

Le Fonds régional d'art contemporain a pour missions de constituer une collection, la gérer et la conserver, la diffuser par le prêt d'œuvres, et de sensibiliser les publics à la création contemporaine, faisant de la collection une entité vivante qui ne cesse d'être active. En 2024, 245 œuvres provenant de 108 artistes ont été présentées dans 47 expositions organisées par des lycées, collèges, universités, musées, lieux patrimoniaux, salles communales, associations, foyers sociaux ou ruraux..., créant ainsi des liens artistiques, culturels, pédagogiques mais aussi sociaux dans la région Occitanie et au-delà.

La galerie de la rue Rambaud à Montpellier, au cœur d'un quartier en pleine mutation, fonctionne comme un espace pour accompagner les artistes dans leur parcours, leurs pratiques ou leurs liens au monde professionnel.

Contacts et infos pratiques

Centre Culturel Universitaire

Marie Théry

Responsable de communication

marie.thery@univ-montp3.fr

04 67 14 54 34 / 06 81 63 67 25

Frac Occitanie Montpellier

Christine Boisson & Alice Renault

Communication

communication@frac-om.org

04 99 74 20 34

Plus d'informations : ccu.univ-montp3.fr

Vernissage

Vendredi 12 septembre à 19h

Université de Montpellier Paul-Valéry
Campus route de mende

